Allemagne d'aujourd'hui

« Good Bye Lenin ! » de Wolfgang Becker. Réalités et mensonges

Dominique Bontemps

Citer ce document / Cite this document :

Bontemps Dominique. *« Good Bye Lenin ! »* de Wolfgang Becker. Réalités et mensonges. In: Allemagne d'aujourd'hui, N°167, janvier-mars 2004. pp. 132-140;

doi : https://doi.org/10.3406/alauj.2004.1590;

http://www.persee.fr/doc/alauj_0002-5712_2004_num_167_1_1590;

Fichier pdf généré le 27/03/2025

Conditions d'utilisation / Terms of use : https://www.persee.fr/cgu

Dominique BONTEMPS*

« GOOD BYE, LENIN ! » DE WOLFGANG BECKER. RÉALITÉS ET MENSONGES

Berlin-Est. Août 1978. Si le petit Alex Kerner rêve de devenir cosmonaute aux côtés du héros national Sigmund Jähn, c'est aussi pour échapper au drame familial : son père a fui la République. Sa mère, Christiane, se mure dans le silence et est internée. A sa sortie de clinique, elle « épouse l'Etat de RDA ». 7 octobre 1989. La RDA s'apprête à fêter son quarantième anniversaire. Les banderoles rouges bouchent les fenêtres. « L'être humain est au cœur de la société socialiste », mais le jeune Alex rejette cet état sclérosé et son protocole. Alors que Christiane fait partie des invités officiels au Palais de la République, Alex manifeste. Quand Christiane voit le désaveu de la rue et l'arrestation de son fils, elle s'écroule, terrassée par un infarctus. Suivent huit mois de coma, que l'histoire mouvementée de son pays ne vient pas troubler ; huit mois pendant lesquels Alex archive pour elle les accélérations de l'histoire et de son histoire. Juin 90. Christiane sort du coma à la veille de l'union monétaire. Ce réveil miraculeux est si fragile que le moindre choc risque de lui coûter la vie. Alex décide de nier tout changement et de reconstituer la RDA dans les 79 m^2 de leur appartement… Œuvre collective, dans laquelle tous se soumettent avec plus ou moins d'enthousiasme ou de réticence à la folie créatrice du metteur en scène, que plus rien n'arrêtera…Lorsque la réalité pénètre la fiction, il a recours aux talents de vidéaste de son ami Denis : ils montent des images d'archive de la « Caméra actuelle » et tourne des faux journaux télévisés pour justifier leur fiction. Saviez vous que Coca-cola était une marque est-allemande ? Que le Mur était tombé sous les coups des Allemands de l'Ouest, cherchant un refuge et une alternative au système de concurrence capitaliste ? Mais il s'agit avant tout d'une histoire d'amour, d'un amour inconditionnel dans le déterminisme historique. D'amour et de mensonge. Mentir à ses enfants pour protéger leur vie. Se mentir à soi-même sur la profondeur de ses sentiments. Supprimer l'être aimé d'un mensonge. Mentir à sa mère pour la sauver. Manipuler les images pour créer une autre vérité. Mentir pour réinventer ce qui aurait pu, ce qui aurait dû être. Mensonge ou création artistique d'une utopie ?

---

* Professeur agrégée d'allemand à Villeneuve d'Ascq, travaille à un DEA sur la représentation de la fin de la RDA dans le cinéma allemand.

Christiane Kerner est la figure emblématique de la RDA. Elle est née sept ans avant cet Etat et lui survit de trois jours. Elle n'apparaît à l'image qu'après la séparation du couple. Avant le générique, Alex et Ariane sont filmés par leur père en super 8 dans leur datcha. Le père est présent par la voix off et derrière la caméra. Mais la mère n'est pas filmée, elle n'est pas non plus présente hors champ. Elle n'apparaît donc la première fois ni en tant que femme, ni en tant que mère, mais en tant que citoyenne, soupçonnée par le parti de complicité avec un « traître à la République » La situation dramatique rappelle *Le ciel partagé* de Christa Wolf, adapté en 1964 au cinéma par Konrad Wolf. Peu après la construction du mur en 1961, Rita et Manfred se séparent dans des conditions analogues : Manfred, jeune chimiste dont les projets de recherche ne sont pas soutenus par la RDA, passe à l'ouest. Rita choisit la RDA, mais fait une dépression nerveuse. Comme Manfred, Robert a des ambitions professionnelles qu'il ne peut pas réaliser. Comme Rita, Christiane lui rend sa liberté. D'une certaine manière le ciel partagé la protège, puisqu'elle garde ses enfants pour elle seule. Elle renie l'existence même de leur père et invente une version officielle : il l'a quittée pour une autre femme, une « ennemie de classe » qui n'est en fait autre que la RFA.

Dans le montage alterné du début de la première partie, en 1978, Christiane est prise entre l'interrogatoire de la Stasi et le reportage de la « Caméra actuelle » sur S.Jähn, comme si elle devait choisir entre deux versions complémentaires de la propagande, le héros et le traître. Après huit semaines de dépression profonde, elle rentre chez elle, les yeux bandés. Elle a choisi de refouler la vérité. Son fils devient son « petit cosmonaute » – et le restera –; entre le héros national et le traître, elle a trahi le traître et choisi le héros. Elle fait le ménage dans sa vie, se débarrasse de la couette jumelle et envoie au Mozambique les vêtements de Robert. Sous le regard inquiet d'Alex, elle a la rage intériorisée d'une femme trompée. Cette agressivité est dirigée contre elle-même, mais elle en veut sans doute aussi à Robert de ne pas l'avoir choisie, de ne pas avoir renoncé pour elle à ses ambitions, de l'avoir crue capable de partir, de lui infliger les conséquences de la séparation. A ce moment le divorce est prononcé de fait. Mais il ressemble à la mort, le père n'est pas de l'autre côté, il n'y a plus d'autre côté, même après la chute du mur, Berlin-Ouest restera pour Alex à des années-lumière. Christiane fabrique le mensonge de la trahison du père par peur de partir, de perdre la sécurité qu'elle a dans son pays. Elle crée sa propre propagande et sa propre censure : le traître de la République est en fait sa victime et le courrier non décacheté est dissimulé – mais pas détruit. Pour son engagement actif elle est rapidement récompensée : elle reçoit l'ordre du mérite du SED la veille du trente neuvième anni-

versaire de la RDA et – après une ellipse temporelle de 11 ans – elle fait partie des invités officiels aux côtés de Gorbatchev dans le Palais de la République le 7 octobre 1989. Vêtue d'une robe rouge, telle un étendard, elle croit pouvoir arrêter seule la police qui charge les manifestants. Elle ne peut accepter la réalité d'un régime répressif, surtout lorsque cette répression se dirige contre son propre fils. Elle s'écroule en silence, terrassée par un infarctus. Ses huit mois de coma nous rappellent les caricatures de la RDA transportée aux urgences par Helmut Kohl et Hans Modrow lors des élections de mars 1990. Ce ne sont pas les élections – nous y reviendrons – mais l'union monétaire qui semble lui donner un second souffle. Elle semble retrouver la santé, supportant même les chocs. La croix gammée dans l'ascenseur est la première confrontation de Christiane avec le monde extérieur. Elle réagit à peine, assez pour que nous sachions qu'elle l'a vue, mais pas assez pour exprimer une réaction. Le passé nazi avait été tellement assimilé à l'ouest capitaliste que le comportement de Christiane est là aussi symptomatique des refoulements dans lesquels elle a l'habitude de vivre. Elle réussit même à surmonter l'adieu de Lénine. Face aux créations médiatiques d'Alex, elle fait preuve de naïveté ; elle ne remet jamais en question l'information qui lui est donnée. Elle fait partie d'une minorité qui ne regardait que la Caméra actuelle, sans passer ensuite sur les chaînes de l'ouest. Pourtant elle fait preuve d'esprit critique et est reconnue dans sa fonction d'écrivain public, qui rédige des plaintes sur les produits de la RDA. Elle manie la critique avec bonheur, mais dans le seul cadre prévu par l'institution. Elle n'est sans doute pas dupe de la partialité de l'information, mais accepte cette vision du monde, comme si le choix définitif de rester en RDA l'impliquait personnellement dans ce système. Pour elle il n'existe pas d'alternative, tout comme le régime fera la sourde oreille à toute velléité de réforme. Mais en septembre 90, alors que le sort de la RDA est scellé, elle est victime d'un second infarctus. A nouveau les yeux bandés, telle une condamnée, elle est emmenée en Trabant à la datcha, lieu symbolique du souvenir. Elle y ôte ce bandeau de mensonge, invoque Robert du domaine des ombres et avoue son mensonge, sa « plus grande faute ». Mais elle ne peut survivre à cette vérité. Elle a épousé cet Etat, ironise Alex. En fait elle a fait corps avec lui sous l'électrochoc de la séparation, niant ses désirs et ses sentiments. Elle a tellement fait corps avec cet Etat qu'elle tombe avec lui et meurt avec lui. L'amour filial l'avait ramenée à la vie en 78. Douze ans plus tard, le cœur est trop usé ; Mais cet amour réinvente et transfigure sa mort : ayant appris la vérité, elle ne voit plus dans l'ultime création médiatique de son fils qu'un immense hommage.

Alexander Kerner est né en 1968. En 1978 c'est un jeune pionnier convaincu ; il voue une admiration inconditionnelle au héros national,

Sigmund Jähn, figure paternelle, qui concrétise ses rêves et lui permet de relativiser, avec une étonnante maturité, ses problèmes familiaux à l'échelle interplanétaire. Thème récurrent chez W.Becker : Micha, jeune héros de son premier long métrage *Kinderspiele*, cherchait à échapper à son drame familial en rêvant des étoiles de l'univers. Que son « géniteur » soit parti pour « l'univers capitaliste » le jour du vol Sojus 31 le met à jamais sur orbite et fait d'Alex à jamais un cosmonaute. Les fusées et autres objets volants accompagnent son parcours initiatique. Faire voler, même ce qui n'est pas censé voler – billets de banque, cendres – restera toujours sa réponse à la vie, sa manière de surmonter et d'accepter, son sentiment de liberté dans un univers clos. Ce qui l'apparente peut-être au réalisateur, qui prend plaisir à filmer le ciel de Berlin et à faire voler les statues déboulonnées pour un dernier voyage.

A la troisième minute du film, sur le gros plan d'Alex fixant son héros, apparaît la voix off d'Alex adulte, qui fait de lui non seulement le héros de sa propre histoire (à défaut d'être un héros national…) mais lui confère aussi le pouvoir du narrateur, qui a assez de distance temporelle et psychique pour nous conter avec humour l'histoire de sa mère : « *Ce jour là nous étions au top mondial. Mais pour notre famille c'était la dégringolade.* » Malgré la distanciation ironique, la focalisation à la première personne fonctionne et nous nous identifions à Alex. En huit minutes de film, générique compris, la vie familiale est détruite et reconstruite à trois avec succès. La mère est décorée, Alex et Ariane sont de jeunes pionniers souriants et dynamiques. Nous retrouvons la caméra super 8 pour fixer ce nouveau bonheur, cette intégration réussie et cette victoire du socialisme réellement existant. Le petit Alex est très fier d'envoyer à son tour sa fusée dans l'espace. Les fusées réelles et imaginaires sont dotées ici d'étranges pouvoirs. Celle-ci entraîne une ellipse temporelle de 11 ans. Un panoramique vertical suit la fusée puis redescend vers Alex, avachi sur un banc, une bouteille de bière à la main, « au summum de sa virilité ». Le premier plan de cette nouvelle période annonce la couleur : Alex est vu de profil à droite du cadre. Au centre une porte fermée, surmontée d'une banderole rouge : « L'être humain est au centre de la société socialiste ». Plan subjectif : le jeune pionnier a grandi et a perdu ses repères. Et pourtant l'engagement se profile. Le jour du quarantième anniversaire de la RDA, alors que Gorbatchev est reçu en grande pompe, se prépare à Berlin-Est une grande manifestation pacifiste qui réclame la liberté de la presse. Alex s'y rend comme à une promenade vespérale et, croquant une pomme, s'étrangle en reprenant les slogans de liberté scandés par les manifestants. Il n'y a pas d'engagement sans conviction et le chemin d'Alex est encore long jusqu'à un idéal politique.

Comme dans *La vie est un chantier*, tourné en 1997, le héros y rencontre à la fois la violence et l'amour. Lara, qu'il retrouvera au che-

vet de sa mère, est une infirmière stagiaire venue d'Union soviétique. Cette rencontre l'incitera inconsciemment à s'ancrer à l'est et à ignorer les sirènes du capitalisme. Leur premier rendez-vous aura certes lieu au *Tacheles*, centre artistique alternatif, mais au cœur de Berlin-Est. Leur première rencontre est brève, interrompue par la violence policière, puis effacée par la confrontation mère-fils. La mère du côté du pouvoir, dont les mots impuissants s'opposent à la violence. Le fils du côté des opposants, presque contraint à l'engagement face à la violence physique. Elle, coupable de ne pas être avec le peuple. Lui, coupable de la chute de sa mère en s'étant opposé à son univers, n'aura de cesse de la sauver. Mais la sauver signifie tout d'abord recréer la RDA dans les 79 m^2 de leur appartement.

Ce slogan, 79 m^2 de RDA, a été utilisé dans la campagne promotionnelle du film et en est le site Internet www.79qmDDR.de. En 1986 Tevfik Baser avait réalisé *40 m^2 d'Allemagne*, où une jeune femme turque était maintenue dans l'isolement par son mari. Car sauver Christiane veut aussi dire la couper du monde : pas de radio (Alex casse l'antenne), pas de télé (le médecin s'y opposerait), relations filtrées, parfois monnayées. Voilà qu'Alex à son tour recrée un univers totalitaire et referme les frontières. Il reproduit sans le savoir ce que Christiane a fait pour ses enfants : rétrécir le monde. Il va mentir quotidiennement avec une habileté déconcertante et nier la réalité politique. Lara ne cautionne pas ce tissu de mensonges dans lequel à son avis Alex s'enlise ; elle le plâtre d'ailleurs symboliquement. Elle est la seule à porter un jugement moral sur le mensonge, la seule à défendre une éthique de la vérité, idéal lié à sa profession. Mais l'univers clos ne tient pas, les fenêtres ne sont pas murées, la publicité envahit l'espace, la télévision fait partie du quotidien. Il faut donc intégrer la dimension télévisuelle et une réalité transformée en fiction crédible. Alex transforme alors ses mensonges en actes créateurs. En passant avec Denis au stade supérieur, en recréant la RDA à une échelle médiatique, en sortant de ses 79 m^2, il entame un processus de réflexion sur la RDA et sur lui-même. En manipulant la langue de bois et les codes de la Caméra actuelle il va y découvrir une vérité cachée, sa vérité. En inversant le cours de l'histoire il va se réconcilier avec sa propre histoire, avec son père et avec son héros, son père fictionnel. En manipulant les mensonges politiques il va trouver sa conviction intime. Alex est devenu adulte en trouvant sa place entre vérité et mensonge. Il a remplacé derrière la caméra le père, vidéaste amateur de ses souvenirs d'enfant. De même, alors qu'en octobre 89 il participe aux manifestations avec détachement, sans s'investir dans l'action, la maladie de sa mère l'oblige à réaliser sa propre utopie du socialisme.

La réalité historique est ici la trame même de la fiction. Un travail de recherche minutieux est à la base du scénario de Bernd Lichten-

berg, qui comme Wolfgang Becker est né à l'ouest mais a vécu la période du film à Berlin. La vie quotidienne en RDA est représentée avec beaucoup de précision, l'arrivée du capitalisme est transcrite par des images fortes et colorées, ses conséquences ne se font pas attendre dans ce quartier de Berlin centre : chômage, mise à pied des anciens communistes, mouvements néo-nazis. La réalité historique est directement présente à travers des images d'archive, qui n'ont pas été faciles à utiliser pour des problèmes de droits. Leur choix n'est pas innocent et leur montage offre une vision de l'Histoire. En 1978 nous assistons deux fois aux informations de La Caméra actuelle, qui laissent une large place à S.Jähn. Puis nous voyons une remise de décorations pour le 39e anniversaire de la RDA, à laquelle Christiane participe. Mystification du réalisateur, qui anticipe les montages d'Alex et Denis. En 1989 les images de la parade militaire à laquelle nous assistons ne sont accessibles au peuple que par le biais de la télévision. La célèbre phrase de Gorbatchev : « La vie punit celui qui arrive trop tard. » est diffusée par la radio et reprise en cœur par les ambulanciers. Le dirigeant soviétique avait en effet été frappé par l'incapacité de Erich Honecker à écouter la société, alors même que dans la rue résonnait le cri : « Gorbatchev, sauve-nous ! » (1) Dans son état, Christiane semble contrainte à l'immobilisme auquel il est fait allusion. Or cette immobilité physique va chez elle enclencher un processus psychologique pour assumer le passé, alors que le passé de la RDA va être nié par une unification trop rapide. « *Pour la seconde fois de leur histoire, les Allemands doivent réaliser un travail sur un passé de nature totalitaire qui se révèle d'autant plus délicat qu'il est proche dans le temps. Là aussi, on assiste à une réappropriation du passé qui se manifeste à deux niveaux : l'analyse des mécanismes du régime communiste de l'ex-RDA, fondée sur les études historiques et des témoignages, et le reflet à travers la littérature de ce qu'a pu être la vie d'opposant en Allemagne de l'Est avant 1989 et plus généralement ce qu'implique l'interrogation sur le concept de pouvoir.* » (2)

Dans une même séquence, la « Caméra actuelle » annonce la démission de Honecker, nous voyons Helmut Kohl et Willy Brandt devant l'hôtel de ville de Schöneberg, puis la destruction du mur, c'est-à-dire un condensé d'histoire du 18 octobre 89 au 10 novembre en 30 secondes. La caution donnée aux événements par Willy Brandt, l'homme de l'Ostpolitik, est effacée par le commentaire d'Alex, qui ironise sur ce « concert classique ». Quelques secondes d'images d'archive nous montre H. Kohl en campagne électorale à Erfurt, acclamé par la foule. « L'état de maman ne lui permit pas de participer aux élections libres ». Après avoir acclamé Helmut, la foule réclame le Deutsche Mark. Nous ne voyons ni les élections elles-mêmes ni leurs résultats.

Le vote d'Alex ne fait pas partie des souvenirs qu'il juge dignes de conserver. La seule conséquence de ces élections semble être l'union monétaire.

« Cette union monétaire, économique et sociale constitue le premier acte de naissance de l'Allemagne unie, comme d'ailleurs la réforme monétaire de 1948, qui en instaurant le DM dans les zones occidentales avait inauguré la division de l'Allemagne. A nouveau un acte de nature économique fonde une unité étatique allemande. La nouvelle Allemagne de 1990 naît de la suppression du mark-est et de l'introduction du Deutsche Mark comme monnaie unique. Le DM, symbole de la réussite ouest-allemande, est maintenant partagé. » (3)

Les images d'archive suivantes datent du 12 septembre 90 : le traité 2+4 est signé à Moscou. L'Allemagne recouvre sa pleine souveraineté, 45 ans après l'avoir perdue. Or si Alex mentionne cette signature sous forme d'addition ironique 2+4 = 1, le traité d'unité signé à Berlin-Est le 31 août n'est nullement mentionné, pas plus que les décisions préalables de la Chambre du peuple. L'accent est donc toujours mis sur l'intervention extérieure, chancelier ouest-allemand, alliés, comme si la décision de la RDA n'était pas libre. Le montage de documents d'archive corrobore les critiques, défendues en particulier par Günter Grass, sur le processus d'unification. « *...toute une partie de la gauche allemande mettait l'accent sur la possibilité de voir subsister deux états allemands, dont l'un serait une Allemagne de l'Est réformée, se fondant sur une identité propre.* » (4)

Dans la dernière partie du film les images de la démission d'E. Honecker et de l'ouverture du mur sont détournées et manipulées par Alex et Denis, datées d'octobre 90 et intégrées à la profession de foi du sosie de S.Jähn, porte-parole du réalisateur Alex et peut-être du réalisateur Wolfgang Becker. Le film se termine, juste avant l'épilogue, sur des images célèbres du 3 octobre 90. Mais l'unification de la famille Becker se réalise dans la transgression d'interdictions communes : la dispersion des cendres est interdite à l'est comme à l'ouest. L'unification est effectivement en route pendant le film Une équipe interallemande remporte la coupe du monde de football. Mais la famille Kerner participe peu à l'enthousiasme national. Elle perd toutes ses économies, décrétées sans valeur, le jour de la victoire...La firme X-TV pratique l'unification : les équipes travaillent en binôme est-ouest tirées au sort d'après le modèle des championnats de football. Cet élément ironique souligne la maladresse de l'entreprise, qui ne sait pas comment gérer cette nouvelle donnée politique et reprend un modèle sportif, qui est celui de la compétition. L'entreprise espère profiter de cette stimulation à la concurrence. Dans ce contexte naît pourtant l'amitié d'Alex et Denis,

malgré des cultures et des références différentes. Lorsque Denis présente fièrement à Alex ses exploits vidéo inspirés de *2001, l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, il ne peut pas concevoir qu'Alex n'ait jamais vu ce film culte de sa génération. Mais le fossé se comble très vite. Quelques mois plus tard, Alex mime spontanément le singe du film. De même Ariane et Rainer, son ami de l'ouest, ont de nombreux terrains d'entente, leur envie de partager est plus forte que les clichés qu'utilisent Alex et Rainer lors de leurs disputes. Cette génération fait preuve d'une incroyable faculté d'adaptation, face à la génération de Christiane et de ses amis qui en semblent incapables, qui regrettent le bon vieux temps, boivent ou déambulent en ressassant des propos incohérents à propos d'une vaste machination. Ce fossé générationnel est présenté par Jana Hensel dans son livre *Les enfants de la zone*, ainsi que le sentiment de perte de l'enfance lié à la disparition de la RDA (5). Quant à la prochaine génération, le bébé d'Ariane et de Rainer, il n'y aura plus aucune différence entre Paula, née en RDA et son frère ou sa sœur, né en RFA. Tous deux regarderont peut-être encore le marchand de sable, qui est devenu le marchand de sable de tous les Allemands.

Le mensonge est dans l'univers de Wolfgang Becker la chose la mieux partagée. Les mensonges individuels ont toute l'ambiguïté du sentiment humain et appellent le pardon. La seule réponse aux mensonges politiques reste l'utopie. La mère a trahi le père et l'a fait passer pour un traître. Elle a appliqué et intégré la propagande. L'aveu de son mensonge dénonce aussi l'Etat. Mais elle assume seule la conséquence de ses actes. Elle se déclare coupable, et l'aveu appelle le pardon, alors qu'au niveau politique toute responsabilité est niée. Le mensonge d'Alex n'est pas lié à la trahison, mais dans son esprit à la plus grande loyauté possible. Il est un impératif catégorique et vital. Alex ne doute jamais, ne le remet jamais en question, même quand il s'avère inutile. Et c'est justement quand il se libère de toute contingence, qu'il devient gratuit, qu'il revendique la qualité de fiction. La manipulation des images et de l'information, à laquelle l'Ouest (Denis) et l'Est (Alex) travaillaient conjointement, cesse lorsque Lara, double éthique d'Alex, donne à La spectatrice Christiane les clés de la fiction et lui permet de comprendre l'œuvre, l'artiste et la profession de foi politique. Dans ce dernier reportage, Alex ne cherche plus à être crédible, mais à être vrai, c'est-à-dire en accord avec ses sentiments. Le sosie de son héros d'enfance, dont le jeu de mimiques est exagéré, n'est absolument pas crédible comme chef d'Etat, et pourtant ses mots sonnent vrai et reprennent le flambeau des idéaux que Christiane avait placés sous un autre drapeau.

Face aux mensonges individuels, le film oppose les mensonges des systèmes politiques. Mensonge de la propagande de RDA, mensonge

médiatique de la « Caméra actuelle », qui tous les soirs diffuse des informations tellement codées qu'elles en sont interchangeables, comme l'avait analysé Stefan Heym en 1977 dans son article pour le « Stern », paru 23 ans plus tard en RDA (6). Mensonge du système capitaliste, qui masque, sous la consommation de masse, la publicité et la toute-puissance des banques, la réalité du chômage. Le jour de l'union monétaire Alex va faire des courses au supermarché dont les rayons se sont miraculeusement remplis de produits inconnus venus d'ailleurs… Un plan suffit à relativiser cette nouvelle abondance : Jan Nebel, le héros de *La vie est un chantier*, avait perdu son emploi et se retrouvait déguisé en animal publicitaire pour un supermarché. Le voilà qui traverse le plan, être humain devenu l'instrument d'un système érigé prétendument pour lui, soit l'exact pendant du plan d'Alex déjà évoqué. Les systèmes socialiste et capitaliste me semblent ici renvoyés dos à dos. Il reste alors à l'individu une alternative, basée sur une connaissance du passé et une revendication de justice et de solidarité, un socialisme à visage humain. « *Le socialisme ne signifie pas s'enfermer. Le socialisme signifie aller vers les autres, vivre avec l'autre. Pas seulement rêver d'un autre monde, mais le réaliser…* » (Sigmund Jähn, secrétaire général du Comité central du SED et président du Conseil d'Etat de RDA.)

NOTES

1. J.-P. Gougeon, *L'Allemagne aujourd'hui*, Paris (Vigot), 1998 p. 91.
2. *Idem*, p. 126.
3. *Idem*, p. 76.
4. *Idem*, p. 95.
5. *Zonenkinder*, Reinbek bei Hamburg (Rowohlt. 2002).
6. Sous le titre *Stalin verlässt den Raum*.